DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 397. 15 Juillet 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Société de " l'Echo du Merveilleux "

Les actionnaires de la Société de l'ECHO DU MERVEILLEUX sont convoqués en Assemblée Générale pour le lundi 4 août, à deux heures et demie de relevée, au siège social, 70, rue Gay-Lussac, à Paris.

ORDRE DU JOUR

1° Rapport du Conseil d'administration sur les opérations sociales de l'exercice 1912-1913.
2° Rapport du Commissaire censeur.
3° Approbation des comptes.
4° Application des articles 44 et 45 des statuts.

LE

MERVEILLEUX A LA BASTILLE

On a célébré hier, selon les rites accoutumés, le 124e anniversaire de la prise de la Bastille. Sans être suspecté de réactionnarisme, on peut dire que ce grand jour n'excite plus guère de sincère enthousiasme que chez les marchands de vins. Ils installent devant leur boutique un cordon de lanternes vénitiennes, louent des musiciens, si l'estrade du carrefour est trop éloignée, et versent toute la nuit des boissons diverses aux gosiers altérés des danseurs. Les danseurs se réjouissent pour des motifs un peu étrangers à l'histoire de la célèbre prison d'Etat, qui, du reste, nous apparaît aujourd'hui sensiblement moins terrifiante.

Les libellistes du XVIIIe siècle, dont les plus célèbres sont Mirabeau et Linguet, et les historiens du XIXe, Michelet, Louis Blanc et autres, avaient raconté à nos pères des histoires de brigands sur la Bastille. Il fallut en rabattre lorsqu'on retrouva les archives de la forteresse, dispersées par les Vainqueurs de juillet 1789. Ravaisson, le premier, à l'aide de celles qu'avait recueillies la Bibliothèque de l'Arsenal, porta des coups décisifs à la légende. Il montra, avec documents à l'appui, que dans la vieille prison royale les détenus étaient assez doucement traités, jouissant d'une liberté relative, ayant des livres pour se distraire et des repas dont le menu aurait fait envie à plus d'un bon bourgeois. M. Fr. Funck-Brentano, bibliothécaire de l'Arsenal, qui acheva le classement de ces archives, a tout à fait éclairé la question, dans son livre sur les *Légendes de la Bastille*, dont Sardou écrivit la préface.

Il est apparu non seulement que les prisonniers de la Bastille étaient entourés de soins et d'un surprenant confortable, mais encore que l'on apportait une grande prudence dans la délivrance des ordres d'incarcération, pour éviter des erreurs et des abus. Et, en y regardant de près, on s'est aperçu que les lettres de cachet, tant honnies, étaient un moyen de préserver l'honneur des familles et d'éviter au coupable une peine souvent plus dure. Il y avait les lettres de cachet de famille, qui étaient la consécration par le pouvoir royal de l'autorité paternelle ; il y avait les lettres de cachet de police, qui subsistent encore de nos jours, sous le nom de mandat d'amener ; et les lettres de cachet pour affaires d'Etat, celles-là fort rares. Funck-Brentano fait remarquer que la Révolution en a délivré davantage en trois ans que la Monarchie en huit siècles... Mais gardons-nous d'effleurer la politique ! Quant aux lettres du cachet en blanc, elles n'ont jamais existé.

De quelle sorte étaient les détenus de la Bastille ?

Quand la foule y pénétra, le 14 juillet 1789, il y avait sept prisonniers : « Quatre faussaires, dit Funck-Brentano, décrétés de prise de corps au

Châtelet et de qui l'affaire s'instruisait régulièrement ; deux fous, de qui la place était à Charenton et le comte de S... jeune gentilhomme qui s'était rendu coupable d'un crime sur lequel on désirait jeter un voile par égard pour sa famille ».

Comme il fallait bien promener par les rues des victimes du despotisme, ce fut les deux aliénés que l'on promena, et le surlendemain on les conduisit à Charenton. Quant au prisonnier d'Etat de la légende, il fut représenté par un vieillard dont la barbe tombait jusqu'à la ceinture et qui n'était pas recommandable seulement par la longueur de sa barbe mais par celle de ses malheurs. Peu de jours après, parut le « Précis historique de la détention du comte de Lorges à la Bastille, enfermé en 1757, du temps de Damiens, et mis en liberté le 14 juillet 1789 ». Mais il est apparu depuis que cette émouvante histoire avait été forgée de toutes pièces : « L'infortuné comte de Lorges » n'a jamais existé.

Ces sept prisonniers de la Bastille représentent assez exactement le mélange de criminels, d'anormaux constitutionnels, d'aliénés et de déséquilibrés qu'on rencontre à toutes les époques en fouillant les archives de la célèbre prison.

Il y avait des criminels politiques et des criminels de droit commun. Il y avait des prévenus dont l'affaire s'instruisait régulièrement. Il y avait des officiers, des gentilhommes et des ecclésiastiques enfermés là par mesure disciplinaire, de même que de nos jours un officier peut être puni d'arrêts de forteresse. Il y avait enfin des aliénés en assez grand nombre, et des dégénérés malfaisants, comme ce jeune comte de S...

« On peut étudier les cinq mille prisonniers de la Bastille catalogués par M. Funck-Brentano — disent les docteurs P. Sérieux et L. Libert, dans leur intéressant ouvrage : « *La Bastille et ses prisonniers*, contribution à l'étude des asiles de sûreté », — examiner les différents « Etats des prisonniers » conservés dans les Archives, toujours on retrouve à la Bastille ces scélérats, ces fous et cet anormal constitutionnel dangereux. A toutes les époques, le mélange de ces diverses catégories d'éléments antisociaux demeure invariable. Chose curieuse : la plus ancienne liste de prisonniers que nous possédions (1643) se compose des mêmes groupes d'inadaptés de toute espèce. »

La Bastille était non seulement prison d'Etat, prison de droit commun, prison préventive et maison d'arrêt, elle était encore asile de sûreté pour les aliénés dangereux et difficiles et pour les anormaux malfaisants. Or, ces asiles de sûreté, si utiles, si nécessaires, on les réclame en vain au début du XXe siècle. Et c'est pourquoi nous avons vu des savants éminents, tels que le docteur Sérieux, médecin en chef des asiles d'aliénés de la Seine, demander que l'on rebâtît la Bastille !

❄

Les fous mystiques (convulsionnaires, visionnaires, prophètes) occupent une large place dans l'histoire de la Bastille.

On n'ose y comprendre la célèbre Mme Guyon, l'amie de Fénelon, qui disait avoir épousé Jésus-Christ, dans une de ses extases, et se déclarait « enceinte de l'Apocalypse ». Son archevêque, Mgr de Harlay, la tenait pour folle, et c'était aussi l'avis de Bossuet ; mais Fénelon nous arrête un peu. On n'hésitera pas pour son compagnon, François Davant, qui affirmait que « Dieu lui avait inspiré de composer des manuscrits concernant un renouvellement de Loy et un troisième Testament qui devait réunir toutes les nations dans la même Eglise ». Il disait qu'il parlait et écrivait de la part de Dieu, comme saint Paul. Devenu totalement aliéné, il mourut à Charenton.

On verra dans les archives de la Bastille de nombreux illuminés manifester le même genre de folie. Jean Boutet, sieur de Gaye, veut rassembler un Concile pour réunir la religion protestante et la catholique. Le P. de Beurnouville, capucin fort mal noté, va trouver Colbert et l'archevêque, « prétendant réunir la religion anglicane et toutes les religions ».

Les principaux convulsionnaires de Saint-Médard furent détenus à la Bastille. On ne pouvait mieux faire, puisqu'il s'agissait d'une véritable épidémie psychique contre laquelle l'isolement des malades était la seule mesure efficace. « Un conseiller du Parlement, Carré de Mongeron, homme insensé, organe et victime d'insensés, eut la démence de présenter au Roi un recueil de tous ces prodiges. » Il fut mis à la Bastille et son ouvrage brûlé dans les fossés du château. Entr'autres convulsionnaires embastillés, on peut citer le comte Daverne, qui instruisait son fils, âgé de cinq ans, à avoir des convulsions et dépensait tout son bien pour les crisiaques de Saint-Médard. Et Pierre Vaillant, prêtre du diocèse de

Troyes, qui disait que Jésus allait redescendre en terre pour juger les Gentils et les remettre à leur place.

Latude, « tout à fait fol », de l'avis de Malesherbes, est une des curieuses figures de ce milieu d'agités mystiques. Ce mauvais drôle, faussaire, simulateur, cabotin doublé d'escroc, qui, appréciant le bien-être dont il jouissait à la Bastille, s'empressait de se livrer après ses simagrées d'évasion, Latude avait cette excuse d'être fou. M. Howyn de la Tranchère, ancien député de la Gironde, a publié, en 1886, des extraits des Papiers d'état de la Bastille qui se trouvent à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il y a un long mémoire de Latude qui commence ainsi :

« Eternel tout puissant, je connois la faiblesse de mes lumières et j'ay recours à toy seul. Daigne donc m'aider à découvrir les ensorcellements de feue la marquise de Pompadour et du marquis de Marigny, son frère... J'ose dire hardiment que la marquise de Pompadour étoit une sorcière et que le marquis de Marigny, son frère, a encore aujourd'huy même du commerce avec les démons et qu'il ne me retient icy prisonnier avec beaucoup d'autres que par la force de ses ensorcellements. »

Dans toutes les persécutions subies par Latude (et qu'il s'était si activement occupé de mériter), il voit la griffe de ces démons au service de la marquise. C'est eux qui font échouer les projets financiers et militaires qu'il élucubre dans sa prison et fait passer à M. de Sartine ou à M. de Silhouette. A M. de Sartine, la marquise a envoyé « un démon horrible dans son corps qui y est encore aujourd'hui. » Ce n'est pas tout : des démons subalternes emploient mille stratagèmes pour empêcher les mémoires du prisonnier de parvenir au ministre. Parfois le démon vole son paquet « et lui en substitue un autre qui n'est rempli que d'absurdités ».

Latude n'avait pas vu ces démons que dans ses rêves fiévreux. Il croyait fermement en avoir rencontré un à Berg-op-Zoom (ce n'était pas la Prise mais la surprise de Berg-op-Zoom) sous la forme d'un *Guza* (gueux) qui buvait l'eau-de-vie comme l'eau et dont les prunelles flamboyaient. L'*Echo du Merveilleux* a raconté, en 1897, cette étrange histoire.

Personnages moins connus : l'abbé Vallard (1734), chef de la secte des Elyséens. Il voulait se faire passer pour le prophète Elie revenu sur la terre afin de convertir les Juifs et de réprouver Rome ; Jean Careau, garçon marchand de vin, « dévot indiscret, espèce de fanatique qui avait rassemblé une trentaine de filles ou de femmes veuves avec lesquelles il avait fait plusieurs assemblées où il les prêchait sur l'évangile du jour. Il disait qu'il voulait les rassembler au nombre de soixante et onze, lui faisant le soixante-douzième, à l'imitation de Jésus-Christ ».

Achille Hurlot, dit l'abbé de Sénac, voulait fonder un nouvel ordre d'ermites et se promenait dans Paris une crosse d'évêque à la main. On sait la folie de l'abbé Blache, qui se disait « le Mardochée du Roi et du Dauphin ».

Genny, serrurier dans la paroisse Saint-Antoine, se croyait prophète et avait des visions ; Lafuite, tailleur à Paris, se donnait aussi pour prophète et illuminé. La Fenouillat faisait partie des cabales de sorciers et de chercheurs de trésors sur lesquelles l'*Echo du Merveilleux* a publié plusieurs articles. « C'est une folle qui se donne au diable ».

Antoine Boutet, dit l'Apocalypse, boulanger et marchand de vin à Orléans, a eu trente ou trente-cinq visions. « C'était une espèce de fol qui enseignait une nouvelle religion. Il soutenait les erreurs suivantes : Que l'Eglise est dans l'erreur, qu'elle est faillible parce que saint Pierre est tombé lui-même en erreur depuis la descente du Saint-Esprit ; que l'Eglise, depuis le temps des apôtres, n'a point entendu ce que les Saintes Ecritures disent de la conversion des Juifs à la fin des siècles... Que l'Apocalypse n'est pas l'ouvrage de saint Jean, mais de Dieu le Père », etc., etc. Il était allé à Avignon consulter des rabbins sur leur opinion du Messie. « Un tel homme conviendrait mieux à l'hôpital, écrit M. de Pontchartrain, mais il est si tranquille et si doux que M. d'Argenson se contenta de lui faire mercuriale avant de le renvoyer chez lui. »

Dies von Sculenberg, potier, originaire de Hollande, se disait aussi prophète. Il arriva en France vêtu d'une longue robe brune, avec une grande veste parsemée de croix et de couronnes d'argent.

Aujourd'hui, les étrangers qui nous arrivent en se donnant pour prophètes ne sont plus mis à la Bastille (et pour cause !) Si leur langage est grave et leur terminologie scientifique, on les met

à la Sorbonne, où leur cours devient tout de suite à la mode. Si ce sont des fous primaires, ils n'en ont pas moins toutes facilités pour prêcher et détraquer les cervelles françaises.

Ainsi les Antoinistes et tant d'autres.

Les sociologues vont-ils s'unir au cri des aliénistes : Rebâtissons la Bastille ?

GEORGE MALET.

Henri Rochefort & le Merveilleux

Parmi tous les événements de sa vie hasardeuse — dont il a raconté les principaux en quatre vo-



LA MAIN DE H. ROCHEFORT

lumes, sous ce titre : *Aventures de ma vie* — Rochefort, qui vient de mourir, avait eu un duel où il bénéficia soit d'une protection surnaturelle, soit d'un merveilleux hasard.

C'était dans une rencontre au pistolet avec Paul de Cassagnac, qui a raconté ainsi le fait :

> Rochefort me manqua.
>
> Je tirai : Rochefort tomba. Je le crus mort, car la balle l'avait atteint où je visais, en pleine hanche.
>
> On l'entoura. Le médecin constata, tout surpris, qu'au lieu d'être traversé de part en part, comme cela devait être fatalement, il n'avait reçu qu'une très violente contusion.
>
> La balle avait donc dévié. Sur quoi ? Le médecin chercha et, de plus en plus surpris, nous montra une médaille trouée par la balle, médaille de la Vierge, qu'une main amie avait cousue dans la ceinture de son pantalon.
>
> Sans cette médaille miraculeuse, il était tué raide.

Des âmes pieuses ont pu croire que la Vierge avait voulu récompenser Rochefort du beau sonnet qu'il avait composé pour elle, dans sa jeunesse, et qui lui avait valu l'églantine des Jeux Floraux :

> Toi, que n'osa frapper le premier anathème,
> Toi qui naquis dans l'ombre et nous fit voir le jour ;
> Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
> Mère avec l'innocence, et vierge avec l'amour.

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour ;
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,
Et tu souffris assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière.
Le genre humain courbé t'invoque la première.
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme.
Tout te chante, ô Marie! Et pourtant quelle femme
Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs ?

Rochefort n'avait jamais nié l'histoire de la médaille; mais cette circonstance si surprenante n'avait pu le ramener à la foi de ses premiers ans. Non seulement il était antireligieux, mais nulle crédulité n'avait prise sur ce voltairien endurci. Il a raillé impitoyablement toutes les superstitions, et ce grand Sagittaire tira presque ses dernières flèches contre les sourciers, à propos de leur récent congrès.

On voit l'esprit positif et sceptique, et un manque surprenant d'idéalisme, dans la main dont nous donnons la curieuse photographie, et dans l'écriture qui l'accompagne.

G. M.

La Fin du Monde est-elle proche ?

I

L'une des prophéties de Daniel (XII, I)

Le 29 septembre et le 16 octobre 1912, en récitant l'office du glorieux chef des milices célestes, notre attention a été plus que jamais attirée par ce verset qui termine le second nocturne en cette double fête :

Et veniet tempus quale non fuit, ex quo gentes esse cœperunt usque ad illud. — Il viendra un temps périlleux, comparable à nul autre, depuis l'origine des nations, » c'est-à-dire, depuis l'époque d'Abraham, puisque leur existence est nécessairement postérieure au Déluge

Or, nous nous sommes invinciblement demandé à la suite de cette lecture réitérée :

Oui ou *Non*, ce temps-là n'est-il pas arrivé de nos jours?

Oui ou *Non*, a-t-on vu dans les siècles passés, depuis le 1er avènement de notre divin Sauveur, une époque aussi pitoyable que celle qui s'écoule depuis la Renaissance... du paganisme, de ses idées, de ses écrits, de ses arts et de ses mœurs, jusqu'au temps où nous vivons actuellement ?

Oui ou *Non*, depuis la fameuse Réforme... tant prônée jadis, tant vantée, tant choyée de nos jours encore, dans les sphères qui se prétendent libérales, intellectuelles, modernistes, conciliantes, pacifiques, maintes doctrines si adulées n'ont-elles pas abouti de plus en plus à la contre-partie de la religion, de la saine morale, de la conscience, de la raison elle-même et du simple bon sens ?

Oui ou *Non*, tous ces beaux discours grandiloquents des parleurs de nos jours, à la vanité sonore et prétentieuse, ont-ils modifié avantageusement la situation, même purement matérielle des masses populaires, leurrées depuis si longtemps par tant de promesses irréalisables, prodiguées dans la « chaleur communicative des Banquets » ?

Oui ou *Non*, les progrès de la science contemporaine dans le domaine physique sont-ils eux-mêmes bien de nature à leur procurer toujours le bonheur? Trop souvent, au contraire ne deviennent-ils pas une cause nouvelle, fatale et progressive, hélas! de dépopulation, de démoralisation, de désolation, par les besoins factices qu'ils généralisent?

Oui ou *Non*, ces magnifiques découvertes du génie moderne, dont la science est si fière, trop fière, dans l'industrie, l'électricité, la locomotion, les armements et les engins meurtriers, y compris la conquête de l'air, nouveau champ de bataille, en vue surtout d'arriver à... détruire vite le plus de monde possible en temps de guerre — sans oublier la manie de vitesse des auto... homicides en temps de paix! ! ! — sont-elles de nature à diminuer les dangers qui menacent la vie? Peut-on s'en enorgueillir, au point de mettre au rancart la Providence et de ne plus se soucier des devoirs envers Elle, alors même bien plutôt qu'il faudrait y recourir davantage, en raison même des périls qu'elles occasionnent plus que jamais de nos jours?

Oui ou *Non*, enfin, au temps où nous sommes, et même dans les plus mauvais siècles passés, avait-on vu sur la terre autant d'acharnement à biffer Dieu et toute religion des sociétés, pour les constituer sans Lui, en dehors de Lui, contre Lui, sous le prétexte insensé que l'homme a pour loi de satisfaire tous ses désirs... jusqu'à sa mort? — Car la science de tous ces habiles, athées et amoraux, ne va point jusqu'à supprimer la mort, ni la maladie, ni les infirmités !

Après la mort, selon eux, plus rien, le néant ! ! ! Bel âge d'or, en vérité, vers lequel tendent les efforts, les plans, les combinaisons de ces hommes, dont les Apôtres ont tracé le portrait, il y a dix-neuf siècles, qui s'obstinent à suivre leurs penchants pernicieux, pour leur propre malheur et celui de leurs adeptes !

Heureusement, saint Michel, qui est le protecteur attitré de tous les enfants de Dieu — et par conséquent de l'Eglise catholique, par eux dédaignée, avilie, opprimée — « s'élèvera pour leur défense ». Daniel nous l'assure au début du chapitre XII de sa prophétie, visant la fin du monde, comme la fin du chapitre IX annonçait le premier avènement de Jesus-Christ et sa mission rédemptrice après 490 ans révolus, c'est-à-dire « 70 semaines d'années ».

Daniel, qui avait connu, cinq siècles à l'avance, le dénouement salutaire pour le genre humain de la première venue du Messie ici-bas, aurait bien voulu connaître aussi

d'avance l'époque de son retour sur la terre, à la suite des temps désastreux de l'Antéchrist!

Le prophète était essentiellement un homme de désirs *vir desideriorum*, ce qu'il est bien permis d'être encore, de nos jours; car tout vrai chrétien, le prêtre surtout, devrait dire avec plus de ferveur que jamais en s'adressant à Notre Père qui est aux cieux : *Adveniat regnum tuum*, et encore, comme saint Jean, à la fin de son Apocalypse : *Veni, Domine Jesu*. Il finit donc par apprendre que ce serait « au temps marqué pour l'accomplissement de paroles fermées pour lui, qu'il devait néanmoins consigner dans son livre; car alors plusieurs le parcourront et le comprendront, et la science des vérités qui y sont renfermées se multipliera et se communiquera à plusieurs ». (*Sainte Bible de Carrières* — Daniel, XII, 4).

Depuis cent ans, en effet, plusieurs interprètes ont pu établir que c'est le siècle présent qui est destiné à voir la réalisation de ces prophéties de Daniel. Nous l'avons relaté assez amplement dans notre *Petit Traité de la Fin du Monde* (p. 48 à 55).

Poursuivons donc nos citations et nos remarques, à l'appui de la question capitale du premier de nos titres.

II

Une prophétie de N.-S. indice de la fin des temps.

Un jour, Notre-Seigneur, interrogé par ses disciples qui veulent savoir « quand viendra la ruine de Jérusalem et quel signe il y aura de son dernier avènement et de la fin du monde : *Dic nobis quando hæc erunt? et quod signum adventus tui, et consummationis sæculi* », leur désigne un grand nombre d'événements dont les uns doivent précéder le châtiment de la ville déicide et dont les autres se rapportent aux derniers temps, plus rapprochés de nous peut-être que l'on ne pense communément.

L'un de ces signes, c'est la prédication de l'Evangile par toute la terre :

« Alors, dit le Sauveur, la fin du monde arrivera ». (Matt. XXIV, 14). — Or, c'est un fait avéré que si la prédiction n'est pas encore réalisée de nos jours, elle est en bonne voie partout. De plus, on peut déjà prévoir cette réalisation possible et surtout rapide, grâce aux moyens actuels de transport, lorsque l'intervention divine, visible et éclatante, promise de sources autorisées : en 1846, à la Salette; en 1876, à Pellevoisin, et plus récemment encore par le Vicaire de Jésus-Christ, se sera manifestée, dans un avenir très proche : ce qui favorisera l'accomplissement prodigieux de ce dernier grand triomphe de l'Eglise sur la terre avant le second avènement de Jésus-Christ.

Toutefois, qu'on ne vienne pas dire que l'Evangile devra être admis par tout le monde, avant ce suprême avènement du Sauveur. Car Jésus-Christ a bien promis qu'il serait prêché partout, mais il n'a jamais dit qu'il serait admis également partout. Connu de tous, oui; reçu de tous, ce serait bien désirable sans doute, mais ce n'est pas indispensable pour retarder les grandes assises du jugement dernier, Notre-Seigneur ne l'a pas déclaré du tout.

C'était donc un beau rêve — mais un rêve — que celui du jésuite Castelein, quand il prétendait, dans un livre (qu'il a été invité à retirer du commerce) que l'humanité aurait encore trente siècles d'existence terrestre! — D'autres écrivains caressaient alors des idées analogues : où allaient-ils les puiser? — Dans leur imagination, disposée à voir tout en rose l'avenir de l'humanité actuelle! Mais Dieu ne semble avoir jamais promis rien de pareil.

On pourrait lire la réfutation de toutes ces idées chimériques, dans les *Considérations sur l'écrit* du R. P. Castelein, par le Père Rédemptoriste J. Coppin (*Société de Saint-Charles Borromée*, Bruxelles, 1899).

III

Encore un indice de la fin, donné par N.-S.

Il est consigné dans l'Evangile selon saint Luc (XVIII, 8) : *Verumtatem Filius hominis veniens putas, inveniet fidem in terra* ? — Mais pensez-vous que le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra juger le monde, trouve de la foi sur la terre. Il y en trouvera très peu, et il y en a très peu dès à présent... (Traduction explicative du R. P. de Carrières).

Or, *Oui* ou *Non*, ce nouveau signe précurseur de la fin du monde n'est-il pas de plus en plus accentué au temps où nous vivons ? Vienne le triomphe prochain espéré ; ne sera-t-il pas suivi de près par le retour offensif du mal et la tyrannie éphémère, Dieu merci ! de l'Antéchrist, personnel cette fois ?

Oui ou *Non*, les masses populaires ne sont-elle pas plus détachées que jamais de la religion et des pratiques religieuses ? — C'est malheureusement un fait constaté de toutes parts, en France surtout : les trois quarts des hommes s'éloignent habituellement de leur propre église et n'y paraissent plus guère qu'aux toutes grandes fêtes ! Et encore, quelle indifférence ! quelle froideur ! Quel amoindrissement de la foi chrétienne depuis 40 ans !

Nous voulons bien croire, espérer même, qu'il reste un vestige, une faible lueur de sentiment chrétien, une vague religiosité, au fond de tant d'âmes si profondément atteintes de la maladie d'un sommeil léthargique, mais il est évident que la foi en général n'est plus du tout vivace. Et alors ?...

N'y a-t-il lieu de craindre que l'insouciance du temps de Noé, acclimatée dans nos générations présentes, n'amène, après un délai de moins en moins prolongé, une première grande catastrophe, présage du second avènement de Jésus-Christ (Matt. XXIV, 37) ? La même insouciance, qui formait l'air ambiant du temps que Loth pourrait même produire avant peu un désastre analogue à celui qui surprit les villes de la Pentapole. « Le jour où Loth sortit de Sodome, comme il ne s'y était pas trouvé dix justes pour conjurer sa ruine, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre, qui les fit tous périr. Il en sera de même le jour où le Fils de l'homme paraîtra », a déclaré N.-S. J.-C. lui-même (Luc, XVII, 29-30).

Avant cette époque, bientôt même, on pourrait voir un petit jugement dernier. Certaines grandes villes sont exposées à servir d'exemple, comme il y a dix ans, feu Saint-Pierre de la Martinique, et feu Messine, il y a moins longtemps encore. On a beau vouloir détourner l'attention publique des menaces de la Salette — qui seraient pourtant atténuées si l'on en faisait plus de cas — rien n'empêchera plus, sans une pénitence urgente et sérieuse, les désastres prédits de s'accomplir avant très peu d'années et peut-être même avant très peu de temps. Or, cette pénitence doit être « la pénitence des Ninivites », comme l'a sans cesse déclaré la fidèle confidente de Notre-Dame des Larmes, en 1846 (*N.-D. de la Salette et ses deux élus. Mélanie Calvat peinte par elle-même en 160 lettres de 1854 à 1904.* 3 fr. 50, franco ; étranger, 3 fr. 75. Caen, Vᵉ A. Domin, imp.-lib., rue de la Monnaie, 2ᵉ mille, 1906).

On a beau faire et jouer à cache-cache avec les annonces déplaisantes. Ce n'est certainement pas le moyen d'écarter cette épée de Damoclès qui menace Paris ainsi que d'autres cités coupables :

« Paris sera brûlé et Marseille englouti, plusieurs grandes villes seront ébranléees et englouties par des tremblements de terre. »

IV

Notre époque prédite par les Apôtres

Ces apôtres sont saint Paul, saint Pierre et saint Jean.

1° D'abord, saint Paul, dans sa seconde épître aux Thessaloniciens, au chapitre II, dit assez clairement qu'avant l'homme de perdition, c'est-à-dire l'Antéchrist individuel, viendra la grande apostasie, la grande défection, ou désertion des nations chrétiennes à l'égard de là religion et de l'Eglise catholique, « révolte qui a commencé et qui deviendra plus générale dans les jours de l'Antéchrist ». Telle est la note précise de l'abbé Glaire, dans sa traduction française du Nouveau Testament, approuvée par le Saint-Siège.

Or, *Oui* ou *Non*, cette apostasie, cette défection n'est-elle pas accentuée de nos jours jusqu'au paroxysme de la folie, de la haine absolument infernales, sous l'influence satanique de ce laïcisme à outrance, qui n'est autre en réalité que l'Antéchrist collectif dont tous les peuples sont victimes à l'heure présente ?

2° Le même Apôtre a visiblement encore dépeint l'époque actuelle, quand il a écrit : « L'Esprit dit clairement que dans les derniers temps certains abandonneront la foi pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines diaboliques, enseignées par d'hypocrites imposteurs qui ont la marque de la flétrissure dans leur propre conscience, qui proscrivent le mariage, etc (I, Tim. IV, 1-3).

3° Saint-Paul, dans sa seconde épître, reprenant encore le même sujet, avec la même vigueur (III, 1-7), décrit ainsi les vices des derniers temps, les nôtres : « Sachez que dans les derniers jours il viendra des temps périlleux pour le salut. Car les hommes seront égoïstes, cupides, vains, orgueilleux, blasphémateurs, insoumis à leurs parents, ingrats, impies, sans affection, ennemis de la paix, calomniateurs, intempérants, inhumains, sans affections, traîtres insolents, enflés d'orgueil et plus amateurs de la volupté que de Dieu... »

Oui ou *Non*, n'est-ce pas une photographie anticipée de notre triste société moderne ?

4° Enfin, ne la reconnaît-on pas encore pleinement dans la peinture suivante du même Apôtre, quand il adresse à son cher disciple — et, en sa personne, à tous les vrais Timothée de l'avenir — ces paroles que l'Eglise fait souvent lire à ses ministres, dans presque toutes les messes de ses Docteurs : « Je vous en conjure devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ, qui jugera les vivants et les morts lors de son avènement glorieux pour l'établissement de son règne, annoncez la parole de Dieu, pressez les hommes à temps et même à contre-temps ; reprenez, suppliez, menacez sans vous lasser jamais de les instruire ». Attention à ce qui va suivre : « Car il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, mais avec une étrange démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des contes et à des fables. » (II, Tim. IV, 1).

Oui ou *Non*, ce temps prévu jadis par l'Apôtre des nations n'est-il pas terriblement semblable au nôtre, où les feuilletons, les romans et les lectures frivoles, souvent même immorales, sont devenus la pâture quotidienne universelle de nos baptisés, aussi bien que les doctrines laïques, socialistes, démocratiques et toutes les similaires en *istes* ou en *iques* ?

5° Si nous passons maintenant à saint Pierre, il nous dit, à son tour, au courant du chapitre II de sa seconde épître, qu'il y aura de faux docteurs attachés à leurs sens dépravés, agissant comme des animaux sans raison, attaquant par leurs blasphèmes ce qu'ils ignorent, attirant à eux, par des amorces trompeuses, les âmes légères et inconstantes. — Et encore, au chapitre suivant (III, 3) : « Sachez qu'aux derniers temps il viendra des imposteurs et des séducteurs qui suivront leurs propres passions, etc. »

Oui ou *Non*, ces faux docteurs et ces séducteurs ne sont-ils pas aujourd'hui légion, et malheureusement, n'ont-ils pas perverti les masses ? Aussi, le second avènement du Sauveur dont parle au verset suivant l'Apôtre saint Pierre n'est-il pas d'autant plus rapproché de notre époque que l'on y croit moins ? Et ne serait-il pas prudent de se préparer au « jour du Seigneur qui viendra tout d'un coup comme le larron » et cela « pour la ruine des hommes méchants et impies » (III, 7, 10) ?

6° Enfin, d'après saint Jean, quiconque supprime ou abandonne Jésus-Christ et par suite sa doctrine, ses enseignements, son culte, est par le fait même un antichrist. Il y en eut de son temps, il y en a eu depuis dans tous les siècles. Mais y en a-t-il jamais eu autant qu'à présent ?

Or, *oui* ou *non*, n'est-ce pas cet ensemble plus que jamais considérable d'antichrists qui forme actuellement, avant l'antéchrist personnel, annoncé par Mélanie de la Salette comme devant se produire vers le milieu du siècle

actuel, l'antéchrist collectif ? — Pas n'est besoin de les faire connaître : ils se désignent eux-mêmes, soit ouvertement, soit sous des euphémismes qui font des mots un masque ou une enseigne, se disant areligieux — amoraux — sectateurs intransigeants des idées exclusivement laïques, — libres-penseurs, bien qu'ils refusent aux autres la liberté de penser... autrement qu'eux, — francs-maçons, alors qu'ils ne sont ni francs, ni maçons, mais menteurs, démolisseurs par système et de parti pris !

7° Saint Jude rappelle ce qu'ont dit les Apôtres : « Ils vous disaient qu'aux derniers temps il y aurait des hommes moqueurs, vivant au gré de leurs convoitises, se séparant de l'Eglise, menant une vie animale, n'ayant pas l'Esprit divin. Il en est qu'il faut confondre comme déjà séparés de vous ; d'autres, sauvez-les en les arrachant au feu ; pour les autres, ayez-en pitié, mais avec crainte. »

Sans doute, saint Jude s'adressait aux premiers chrétiens, mais elle convient bien mieux encore au temps où nous vivons,

Retenons bien le conseil final : « Conservez-vous en l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir la vie éternelle ».

(*A suivre*). ABBÉ RADIGUET.

LA NAISSANCE DES FÉES

[*Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, qui vient de mourir, vivement regrettée de tous ceux qui l'approchaient, ne fut pas seulement la chrétienne un peu mystique, de nuance franciscaine, à laquelle on doit la* Vie du cardinal Newman, *les* Femmes dans l'œuvre de Dante... *etc.*

Du jardin des Fioretti elle était sortie pour suivre sur les collines et dans les sentes le vol mystérieux des fées. On ne lira pas sans plaisir les pages gracieuses qu'elle a consacrées à élucider le problème de la Féerie]

Des faits réels, oubliés par l'histoire, perdus dans la nuit des temps, qu métamorphosés par la distance, vinrent peut-être se joindre à de vagues et fantaisistes croyances. Le monde féerique est plein d'êtres bizarres : animaux qui parlent, géants épais, nains astucieux. Il est l'œuvre d'imaginations qui s'amusent à déformer l'aspect du monde, comme le font certains rêves, et sans y mettre plus de malice : mais il n'est pas impossible, au moyen du reflet brisé ou dévié, de reconstituer la figure réelle de l'objet reflété. Sous tous les caprices du miroir, n'y aurait-il jamais à ressaisir une leçon de sagesse ? Sous toutes les arabesques des fables, une leçon d'histoire ? Un auteur anglais, M. Arthur Steward Herbert, a traité récemment de ce problème : pour lui, les nains qui apparaissent dans les vieux contes représentent les derniers survivants d'une race européenne et préhistorique.



Lucie Félix-Faure Goyau

Il y aurait à chercher, par ailleurs, les origines druidiques de notre monde féerique.

D'après les vieilles traditions celtiques, Merlin a les allures d'un druide et Morgane paraît bien avoir fait ses débuts dans le monde sous les traits d'une druidesse. Les druidesses, comme les futurs fées, étaient investies d'un pouvoir surhumain par la croyance commune. Elles étaient neuf dans l'île de Sein, qui prétendaient avoir le don de lire dans l'avenir, de commander aux tempêtes, de se rendre invisibles et de se métamorphoser en oiseaux. L'empire avait été promis à Dioclétien, alors qu'il n'était que simple officier, par une de ces fées gauloises, et ce souvenir contribua sans doute à populariser dans le monde antique la notion de leur existence.

Les neuf fées que de très anciennes légendes nous disent avoir émigré aux îles Fortunées ou îles des Pommes seraient, dans l'imagination populaire, un souvenir des augustes habitantes de l'île de Sein. L'aînée de ces neuf sœurs fatidiques se serait appelée Morgan ; elle deviendra Morgue ou Morgane. Et sous les traits farouches des *Korrigans*, voleuses de nouveau-nés, persiste le souvenir de certaines prêtresses gauloises qui peut-être cherchèrent ainsi à dérober des enfants, soit pour grossir le nombre toujours décroissant de leurs coreligionnaires, soit pour accomplir des sacrifices humains.

Nombreux peut-être sont les vieux récits qui gardent ainsi l'empreinte d'événements oubliés. Ces événements émurent, troublèrent, bouleversèrent, à des époques dont le souvenir s'est perdu, quelques groupements de l'humanité primitive. Les nomades, à travers cet ancien monde, en colportèrent le récit ou la légende, et certains de ces contes vécurent, d'autres sont à jamais disparus : comme les livres, les contes eurent leurs destinées. Les uns parcoururent la terre ; d'autres expirèrent au seuil de la cabane qui les avait vus naître. Il y en eut d'illustres et d'obscurs : les illustres planèrent sur des races puissantes ; les obscurs, un moment soulevés du sol de tel hameau, de telle vallée, de tel repli de terrain, parce qu'une source chantait dans le silence ou parce qu'un rayon de l'aube frôlait le tronc d'un bouleau, retombèrent dans la poussière et dans l'oubli. Certains flottent encore dans notre atmosphère. Où sont-ils ? Où courent-ils, plus vagues que les brumes, plus légers que les brises ?

Les fées primitives sont des païennes. La notion du bien et du mal chez elles est assez confuse — à supposer que cette notion existe, même à l'état d'ébauche! Le moyen âge leur attribue de la jalousie et de la terreur à l'égard de la Sainte Vierge ; c'est une façon de marquer la conscience qu'il a de leur paganisme. On nous a raconté l'histoire de certaines fées qui, devenues châtelaines et assistant à la messe, se seraient enfuies au moment de la consécration. D'autres sont beaucoup moins suspectes. Viviane à son pupille Lancelot, Mélusine à ses fils, prescrivent de toujours servir et défendre l'Eglise. Morgane a, pour ses captifs, chapelle et aumônier. Mélusine construit des édifices sacrés. Elle et sa sœur Mélior se déclarent bonnes chrétiennes et sont favorables aux héros des croisades. Mélusine fait pénitence le samedi (à noter cette pénitence du samedi, jour consacré à la Vierge Marie, comme un détail fréquent dans les légendes de fées), et travaille pour le salut de son âme. Au XIIIe siècle, dans le lai du *Désiré*, un chevalier, trop épris d'une fée, s'en confesse à un ermite : la fée lui adresse des reproches ; elle n'est pas un esprit de ténèbres, puisqu'elle prend de l'eau bénite et du pain bénit. Plusieurs de ces fées sont tristes. On en connaît qui demandèrent le baptême ou qui se firent consoler par de saints ermites. « Ce ne sont là, pourtant, écrit M. Montégut, que des exceptions, car il est vrai que le sentiment religieux leur manque tout à fait, et que le caprice et la poésie constituent la seule religion qui soit à leur usage ; mais si jamais on ne les a vues mêlées au cortège des esprits pieux, jamais on ne les a rencontrées parmi la tourbe des esprits damnés ou mêlées aux sombres cérémonies du « sabbat ».

Il y en a d'affectueuses, et qui ne demandent qu'à prêter leurs bons offices aux ménagères. Mais leur bonté d'âme a des limites : elles détestent les humiliations. Quand elles sont humiliées, elles deviennent sombres et farouches. Les plus profondes d'entre elles semblent avoir une peine immense, peut-être celle de ne pouvoir mourir : car l'opinion la plus répandue est qu'elles ne doivent mourir qu'au jour du jugement. Avec quelle ferveur nous voyons Mélusine, et, plus tard, la fée-serpent du Vénitien Gozzi, aspirer à devenir mortelles! On dirait qu'elles ont soif d'une immortalité qui ne soit point leur immortalité féerique, comme si quelque chose manquait encore aux printemps durables de leurs îles Fortunées. L'inspiration leur prête une patrie, lointaine, inaccessible et radieuse... des îles Fortunées, une île d'Avalon, et, sur le domaine des hommes, des forêts, des bosquets, des fontaines, qui seraient leur propriété. Cette île d'Avalon, ce pays de féerie, qui a hanté tout le moyen âge, se rattache-t-il, comme on l'a songé, soit au mythe égyptien des îles Fortunées, soit à l'Elysée druidique? Serait-ce l'Atlantide de Platon, reflétée dans les brumes des imaginations septentrionales ? Il suffit, pour le rêver, de voir l'île d'or du soleil couchant se bomber, le soir, à la surface des eaux, alors que son dernier reflet jette un royal pont d'or jusqu'au rivage. Et c'est à elle encore qu'appartiennent tous les palais d'or du couchant, tous les jardins célestes du soir aux fontaines de roses et aux brasiers de rubis.

Q'est-ce en somme que l'île d'Avalon? Beaucoup la portent dans leur âme. C'est un rêve qui repose de la réalité. C'est la fenêtre éclairée, dans la nuit, pour le voyageur épuisé qui marche à travers la brume humide et glacée du soir d'automne. C'est l'îlot que l'âme se crée et qu'elle ne laisse hanter que par de beaux songes, de belles idées ou ce qui lui semble tel ; elle aime à s'y retirer à quelque heure du jour. Mais il y a, pour les âmes, d'autres asiles, certains et sacrés, ceux-là, et aussi plus beaux ; ils resplendissent dans les réalités supérieures. L'île d'Avalon n'est qu'un rêve, fugitif comme un nuage, flottant comme un parfum : pour vous, l'île d'Avalon est un livre qui vous berce ; pour moi, une mélodie qui me ravit ; peut-être une feuille morte que rougit une flamme du soleil couchant ; peut-être un pétale de fleur qu'une brise emporte dans le crépuscule ! Un Trianon pour une reine mélancolique ! Un jardin fleuri de lis purs ou des cygnes nageant sur l'eau d'un lac ! Un parterre de roses au clair de lune, où meurt le dernier trille d'un rossignol ! Un escalier de marbre qui s'évanouit sous un champ périlleux de nénuphars ! L'île des Lotophages, ou celle des sirènes ! Lointaines Avalons, étincelants Eldorados, poèmes décevants, philosophies prometteuses, tout ce que l'homme recherche hors de la voie qui mène à son but, hors de la voie âpre et sauvage conduisant au seul bonheur, comme à la vraie beauté ; hors de la voie qu'un poète entre tous eut le courage de célébrer, de sorte que ce poète fut Dante !

* * *

Mais ces fées ont-elles une âme? Ah ! les mystérieuses petites personnes ! Si susceptibles, si frivoles, si passionnées, si changeantes, si bavardes qu'on les dirait deux fois des femmes, et des pires femmes ! Elles transportent là-bas, dans leur île inconnue, les beaux chevaliers qui seront à la fois leurs prisonniers et leurs vainqueurs. Mais les chevaliers se lasseront de ces printemps trop durables, et auront la secrète nostalgie des automnes meurtris et empourprés. Par

l'amour, puisque les fées se laissent prendre au mirage de l'amour humain, comme de folles et imprévoyantes alouettes, la douleur entrera au royaume de féerie. Ces pauvres fées au cœur léger sont toujours amoureuses ou disposées à l'être. Si habiles qu'elles soient, elles n'hésitent pas à confier leur cœur fragile aux inconstants que sont les fils des hommes. Et, pour quelques douces paroles, elles seront dupes à leur tour. Viviane doit supporter les amours de Lancelot du Lac et de la reine Geneviève : Morgane si puissante et si glorieuse, est trahie dans son amour, et sur le point d'en mourir. Oriande apparaît comme une image de Viviane. Mélusine se voit, un court instant, méconnue par son mari, et cet instant pèsera sur sa vie séculaire. Leur science ne leur a pas appris à souffrir. Mais elles ne semblent pas incapables de tout bon mouvement : empressées à se rendre à quelque festin royal, elles ne dédaignent peut-être pas de se reposer sous le toit d'une chaumière où elles laisseront quelque généreux souvenir de leur passage.

Ah ! pauvres et légères petites créatures, quel talisman, quelle baguette magique égaleront le pouvoir d'une âme humaine toute simple, avec ses possibilités de joie et de souffrance, mûrie dans le silence et dans les larmes? Vous parlez à ravir, vous chantez délicieusement, vous tirez d'incomparables sons de vos harpes d'argent; mais cette part de la vie qui ne s'extériorise ni en chansons, ni en métamorphoses, et qui constitue cependant le meilleur de nous-mêmes, notre souveraine dignité, rien ne nous donne à penser que vous l'ayez jamais vécue; c'est pourquoi vous êtes inférieures aux plus tristes des femmes, aux ménagères qui peinent, aux bûcheronnes qui s'épuisent, à tout ce pauvre monde que vous coudoyez, jolies fées qui nous apparaissez en demi-rêve, comme de légères et subtiles oiselles!

Souvent vous aimez les hommes, et souvent ils vous aiment, mais les fées et les hommes se comprennent-ils jamais? Les premières tourmentent les seconds, les seconds trahissent les premières. Faut-il en conclure que l'amour serait impuissant à combler les différences profondes de races et de milieux ? Qu'il ne saurait prévaloir contre certaines discordances? Les chœurs antiques nous donnaient gravement cette leçon ; certaines légendes de fées nous la répètent naïvement.

LUCIE FÉLIX FAURE-GOYAU.

Nous rappelons à nos lecteurs que toutes les réclamations doivent être adressées à Mme E. Gaston Mery, 70, rue Gay-Lussac, à Paris.

Chez les Antoinistes

A l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Antoine le Guérisseur, des fêtes ont été célébrées à Jemeppe en Belgique. Mais « la mère » a vainement essayé d'obtenir des guérisons.

Voici la correspondance que publie le *Matin* à ce sujet :

Des fêtes antoinistes ont été célébrées hier à Jemeppe-sur-Meuse, en Belgique, à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Antoine.

Il y a eu en effet un an mercredi dernier qu'est mort le visionnaire fameux dont le renom est considérable tant en Belgique qu'à l'étranger : Antoine le Guérisseur.

Cet homme, à qui son regard fulgurant et sa barbe de fleuve donnaient l'aspect d'un des anciens prophètes d'Israël, exerçait sur la plupart des gens qui l'approchaient un ascendant extraordinaire.

Il disait posséder la révélation de la vérité. Il passait pour opérer, par le seul pouvoir de sa volonté, des guérisons miraculeuses.

De tous côtés, de pauvres gens s'adressaient à lui pour obtenir, par son intervention puissante et mystérieuse, la fin ou l'adoucissement de leurs maux. Et le culte antoiniste compta des adeptes un peu partout...

Le 25 juin 1912, Antoine le Guérisseur mourait, ou plutôt, pour employer le vocabulaire des antoinistes, il se désincarnait.

Mais l'antoinisme ne mourut pas avec Antoine, et le temple édifié à Jemeppe continue à être le centre d'un mouvement intense, centre où parviennent chaque jour sous forme d'un courrier formidable, les plaintes et les vœux de l'humanité malheureuse.

C'est qu'Antoine avait pris une sage précaution pour assurer la pérennité de son œuvre.

Quand il fut sur le point de mourir, il fit savoir à ses disciples que sa femme lui succéderait, qu'elle pourrait s'assimiler à son fluide éthéré et il la chargea de recueillir et de lui transmettre les désirs des antoinistes.

C'est en vertu de cette désignation que la veuve du guérisseur guérit à son tour, ou du moins s'y applique.

Pour célébrer l'anniversaire de la désincarnation d'Antoine, celle qui fut sa femme conviait les antoinistes du monde entier à se rendre, mercredi dernier à Jemeppe-sur-Meuse : elle annonçait que les malades obtiendraient de grandes guérisons.

Les antoinistes vinrent au nombre de plusieurs milliers. La Belgique, les Pays-Bas, certaines provinces du nord de la France fournirent le gros de cette armée singulière. Paris, qui compte quatre ou cinq groupes antoinistes, avait, pour sa part, envoyé environ cent cinquante pèlerins. L'empressement de tous ces pieux voyageurs était tel que plusieurs centaines d'entre eux, tout à leurs reli-

gieuses pensées, remirent, en arrivant à la gare de Jemeppe, leur ticket de retour en même temps que leur billet d'aller — ce qui détermina une belle confusion quand il fallut repartir.

Tous aussi croyants — d'une foi qui leur fait non pas soulever des montagnes, mais passer des frontières, ce qui est déjà bien — les antoinistes ne sont pas tous également fervents.

L'UNIFORME ANTOINISTE

Les plus zélés suivent les recommandations du père Antoine à la lettre. C'est ainsi qu'ils s'imposent le port d'un costume disgracieux, dont le guérisseur fixa la couleur et la coupe : c'est, en serge noire, un vêtement sans nom, qui réalise une manière de compromis entre la soutane des prêtres maronites et la redingote de certains pasteurs américains ; comme coiffure, un « gibus » qui rappelle, avec moins d'ampleur, l'antique « bolivar », que nous pouvons voir, sur de vieilles gravures, couvrir le chef vénérable de nos arrière-grands-pères.

Dans cette foule, il ne se trouva qu'un « esprit fort », et il n'avait certes point lu le chapitre de La Bruyère : c'est un joli bambin d'une dizaine d'années ; ses parents l'avaient traîné à Jemeppe pour le faire guérir de je ne sais quelle affection nerveuse ; arrivé devant le temple du guérisseur, le moutard refusa énergiquement d'entrer, et il se mit à pousser des hurlements tels que son antoiniste de père dut renoncer à le soumettre aux « opérations ».

Les « opérations » sont cependant moins effrayantes au temple antoiniste que dans les salles de nos hôtels-Dieu.

C'est la Mère qui procède. La Mère, c'est la veuve d'Antoine, lequel n'est désigné par les antoinistes que sous le vocable de Père.

Les fidèles se tassèrent dans le temple. Dans le silence qui précède les grands événements, ils attendirent, regardant devant eux une tribune étroite et longue, sur le bord de laquelle était peint — blanc sur fond noir — l'arbre de la vie, symbole de l'antoinisme. Devant la tribune principale, quelques mètres plus bas, une autre tribune, plus petite.

Au bout d'une demi-heure d'attente, un grand diable barbu et chevelu, avec les yeux perdus qu'on prête aux nihilistes russes, apparut sur la tribune la moins élevée et reste là, sans mot dire, le regard dans le vide.

— C'est notre frère Deregnaucourt, me dit-on.

VOICI LA MÈRE !

Le frère Deregnaucourt attendit... Il est, dans la famille antoiniste, l'héritier présomptif. Je veux dire que, ainsi que la Mère a remplacé le Père, il remplacera la Mère le jour où celle-ci se désincarnera à son tour.

Le frère Deregnauconrt attendit... L'assistance était haletante et recueillie. Seule, la béquille d'un infirme, en tombant sur le plancher, troubla un instant le silence.

Mais soudain, on entendit le tintement aigrelet d'une sonnette. Tous les pèlerins se dressent, d'un seul élan : C'est la Mère qui apparaît. Elle est sur la tribune. Toute blanche dans ses vêtements noirs, elle regarde vers le plafond, en se tordant les poignets... Avec un peu de bonne volonté, on peut retrouver dans l'expression de son visage l'air fatal et inspiré des anciennes sibylles... Cinq minutes, elle reste là, le regard fixe, les poings crispés... Puis elle s'en va... C'est fini. Les fidèles se retirent.

C'est là l'opération annoncée. La mère dut la recommencer cinq fois devant 5 à 600 personnes.

On avait aussi promis des guérisons. Mais c'est une autre affaire. J'ai vu sortir aussi claudicants les gens que j'avais vus entrer en boitant, et les rhumatisants ne m'ont pas paru plus alertes après l'opération qu'avant. Ce sera sans doute pour plus tard.

Après les opérations, les antoinistes ont fait un pieux pèlerinage à travers le jardinet où, tout en repiquant ses salades et en échenillant ses choux, le père Antoine sentit naître sa vocation de Christ nouveau.

Les fêtes antoinistes ont recommencé hier. Les fidèles, en cortège, conduits par la mère et le frère Deregnaucourt, ont fait le parcours que fit, il y a un an, la dépouille funèbre du guérisseur, de la maison au cimetière.

L'antoinisme, quoi qu'on en dise, régresse...

J. R.

ÉCHOS

La Querelle des Tables.

La polémique qu'intitule ainsi le *Matin* a continué dans ses colonnes. Voici le dernier article publié :

ÉCHANGE DE DÉFIS.

Les temps seraient-ils révolus ? De l'ombre propice où leur timidité se complaisait, les esprits, comprenant enfin la nécessité qu'il y a de frapper « un grand coup », vont-ils se dégager brusquement pour affronter victorieusement la crudité dangereuse de la lumière diurne ?

L'escarmouche dégénère en bataille. Dans les deux camps, les adversaires couchent sur leurs positions et se défient du regard, de la parole et du geste. Sommes-nous à la veille du grand combat qui règlera définitivement, aux yeux du monde des vivants, l'angoissante question de la survivance dans l'au-delà ?

Sous l'impulsion que leur donne le fluide dégagé par le médium, les tables peuvent-elles piaffer et caracoler ?

— Oui, nous affirme M. Girod, oui, et je le prouverai. Mme Mary Demange travaille sans se laisser abattre par l'ironie ou l'incrédulité qu'elle rencontre, et j'espère pouvoir vous montrer un jour, en pleine lumière, les exercices abasourdissants d'un guéridon qu'aucune force physique ne dirigera.

Un spirite de Liége assure qu'il a obtenu, non point

dans le mystère suspect de la nuit, mais dans le plein éclat du soleil, des phénomènes qui laissent bien loin derrière eux les entrechats timides exécutés par le guéridon de M. Girod. Des blocs de pierre et de fer d'un poids de 100 kilos, une table pesant 40 kilos se sont soulevés seuls, par la seule vertu de l'esprit, à une hauteur de trois mètres. Quant à M. Lajoanie, de Bordeaux, il pose en fait l'existence de « fantômes tangibles ayant un poids réel » dont la photographie peut surprendre les faits et gestes lorsqu'il leur prend fantaisie de répondre à l'appel pressant des humains. Découvrir l'origine de ces manifestations hallucinantes, c'est là, pour lui, question de persévérance et de travail.

Mme Ziah-Nita est née dans l'Inde mystérieuse et merveilleuse. De la terre d'élection de l'occultisme, elle a rapporté le don troublant d'agir sur la matière par la seule puissance de sa volonte. Et elle provoque M. Caroly à une épreuve contradictoire dont l'enjeu sera précisément les 2.000 francs offerts par le magicien. C'est d'Issy-les-Moulineaux que M. Bénazet, relevant le même défi, se fait fort de convaincre de son autorité médiumnique les incrédules qui ne croient qu'aux choses que la science humaine est capable d'expliquer.

Enfin — et ceci est particulièrement sérieux — Mme Mary Demange elle-même s'offre à renouveler son expérience dans une tenue si respectueuse pour la vérité que toute suspicion sera désormais écartée de ses recherches. Si une robe entravée donne encore trop de champ à sa jambe, elle adoptera la mode dont notre aïeule s'accommodait au paradis.

Bref la querelle met en émoi tout le monde de l'au-delà et les spirites se défendent.

— Nous ne fraudons pas, affirment-ils, et notre sincérité éclatera aux yeux de tous. Sans qu'il y ait aucun contact, par la seule force qui se dégage des médiums, nous pourrons au grand jour déplacer de pesants objets.

LES ILLUSIONNISTES RELÈVENT LE GANT.

Les illusionnistes, à dire vrai, ne paraissent pas s'émouvoir beaucoup de ce nouveau cartel. M. Caroly l'accepte.

— Affirmer, c'est bien, nous a-t-il dit; prouver, ce sera mieux. Je répondrai, quant à moi, aux invitations qu'on m'adresse. Groupons-les. Nous procéderons ensuite, et en temps convenable, à une expérience qu'on entourera de toutes les garanties nécessaires. Nous verrons bien, cette fois...

Fort irrévérencieusement, les prestidigitateurs ne démordent pas de leur thèse. Sans identifier précisément les personnages, ils continuent d'assimiler les spirites à ces artistes qui, à la suite d'un long travail digne, au surplus, d'admiration, parviennent, à l'aide de « trucs » malaisés à découvrir, à connaître la personnalité des inconnus qu'on leur désigne. Et, en riant d'un rire terriblement éloquent, ils citent à profusion des anecdotes où les médiums font figure de mystificateurs, dont l'ingéniosité seule est louable.

Pour eux, les professionnels du spiritisme ont purement et simplement « industrialisé les esprits ». Qu'ils fassent apparaître des fantômes ou qu'ils dressent des tables à de périlleux exercices, c'est à la mécanique, à la chimie ou à la supercherie grossière qu'ils en appellent lorsqu'ils jugent leurs partenaires suffisamment déprimés par l'attente décourageante qui résulte du contrôle et de l'imposition ou de la chaîne des mains. Quant aux phénomènes moins importants qui se produiraient entre « amateurs » réunis dans l'intimité autour d'un léger guéridon, ces contradicteurs implacables, dont le scepticisme est l'apanage du métier, les attribuent à l'état de nervosité aiguë des sujets et à l'atrophie de leurs sens.

Entre ces deux thèses, où est la vérité? Y a-t-il seulement place pour un compromis?

Et les épreuves sévères qu'on annonce parviendront-elles à lever le doute qui fait l'objet de ce débat que tous les âges ont connu?

A propos de M. Caroly, M. L. Chevreul a relevé son défi :

J'offre 10.000 francs (*dix mille*) à M. Caroly pour qu'il reproduise le phénomène si constamment fraudé, selon lui. Le soulèvement de table a été obtenu à l'Institut Général Psychologique. M. Caroly n'aura qu'à le répéter sous les mêmes conditions de contrôle. Exemple :

Extrait du rapport : — page 437 : — Les volets des deux fenêtres de la salle d'expériences sont ouverts. (Contrôleurs : à gauche, M. Youriévitch ; à droite, M. d'Arsonval.)

Eusapia demande si M. Bergson (qui est en dehors de la chaîne) voit ses deux genoux.

M. BERGSON. — Très bien.

La table est soulevée des quatre pieds brusquement.

M. YOURÉVITCH. — Je suis sûr de n'avoir pas lâché la main.

M. d'ARSONVAL. — Moi aussi.

Je pourrais citer quarante passages plus probants. Et cela en plein jour.

Passons aux séances obscures.

J'offre encore 10.000 francs à M. Caroly s'il peut, par fraude, et dans les mêmes conditions de contrôle, obtenir un soulèvement des quatre pieds dont on prendra la photographie au magnésium, sans que la fraude soit apparente. L'épreuve ainsi obtenue devra être analogue à celles qu'a publiées M. le colonel de Rochas dans son beau livre sur *l'extériorisation de la motricité*, page 46 de l'édition de 1906, ou bien celle publiée à la page 342, ou celle du rapport de l'Institut Général, planche XIV.

La prédiction de la Sœur Fontaine

Pendant l'année 1794, quand l'atroce Terreur régnait en France et que gens de Cour et gens du peuple, prêtres et laïques, étaient envoyés à la guillotine par fournées, Arras dans le Nord, Nantes dans l'Ouest

et Orange dans le Midi, tenaient, avec Paris, ce qu'on appellerait aujourd'hui le « record » de l'épouvante.

Quand, pour le plus grand malheur du pays d'Artois, Lebon prit possession de sa dictature à la fin de 1793, il y avait encore, à la Maison de la Charité d'Arras, quatre Filles de Saint-Vincent de Paul, qui, malgré la suppression des ordres religieux, étaient restées au chevet des malades. Pour ne pas abandonner leur poste, elles s'étaient résignées à reprendre momentanément des vêtements laïques. Isolées du monde du dehors par la Terreur qui régnait partout, sans secours religieux, ne pouvant plus communiquer avec leurs supérieurs, elles s'absorbaient dans leur mission d'infirmières sous la direction de leur supérieure, Madeleine Fontaine, une Normande de soixante-et-onze ans, dont la belle vaillance suffisait à tout.

Aussi clairvoyante que courageuse, elle avait fait partir pour la Belgique les plus jeunes Sœurs; elle ne gardait auprès d'elle que Marie Lanel, Thérèse Fantou et Jeanne Gérard, femmes d'une vertu éprouvée et d'un âge déjà mûr. Malgré les vexations et les menaces, elle maintenait la discipline dans la maison confiée à sa garde, et, grâce à la popularité dont elle jouissait à Arras depuis vingt-six ans, elle aurait peut-être échappé à la mort, si on ne s'était pas avisé de lui demander le serment liberté-égalité.

On le sait, de graves personnages, M. Emery entre autres, estimaient que ce serment, qui était, contrairement à la Constitution civile du clergé, plus civil et politique que religieux, pouvait se prêter sans faute. Les Sœurs pensaient autrement, peut-être parce que Mgr de Conzié, l'ancien évêque d'Arras, avait condamné même le « petit serment ». En tout cas, elles refusèrent nettement de le prêter et furent, le 15 février 1794, arrêtées comme suspectes. On les emprisonna d'abord à l'Abbatiale de Saint-Vast, puis au couvent de la Providence, devenu maison de détention pour les femmes.

Là étaient entassées pêle-mêle châtelaines, bourgeoises et ouvrières, sans compter une foule de petits enfants qu'on y avait amenés avec leurs mères. Une des détenues, Mme Cartier, particulièrement liée avec la sœur Fontaine, survécut à la Révolution et elle a transmis à ses descendants, qui habitent encore Arras, des poignants détails sur ce qu'était la vie dans cette horrible prison. La directrice se délectait des angoisses de ses victimes : « Aujourd'hui, je crache du sang », leur disait-elle, quand se préparait une exécution plus nombreuse qu'à l'ordinaire.

Malgré les privations matérielles et les tortures morales, les prisonnières réagissaient bravement contre cette ambiance d'épouvante. Elles avaient pris l'habitude de former autour de leurs lits ce qu'elles appelaient « des cercles », l'on y causait de tout, sauf des sujets qui pouvaient attrister et chacune devait relever le moral de ses compagnes soit par une pensée réconfortante, un trait édifiant ou une anecdote amusante. La sœur Fontaine et ses filles se prêtèrent de bonne grâce à cet effort courageux; elles étaient si aimables que, nous dit-on, « les différents cercles se les disputaient ». On trouvait alors, dans la prison d'Arras, avec une note plus chrétienne et plus grave, la vaillance souriante qui, dans certaines prisons de Paris, affectait des formes plus légères.

Le 5 avril, au grand chagrin de leurs amies, les Sœurs furent transférées à la prison des Baudets, qui était, à Arras, comme la Conciergerie à Paris, le « vestibule de l'échafaud ». Elles y demeurèrent jusqu'au 25 juin, jour où l'ordre vint de les amener à Cambrai : « au grand trot ».

Depuis le 5 mai, Lebon s'était transporté à Cambrai accompagné du bourreau, de la guillotine et de « Mimie ». Une complainte chantée par les paysans de l'Artois rappelle l'atroce souvenir de cette mégère :

« Quinze par jour je m'en contente,
» J'ai de la sorte ouï parler
» Madame la représentante
» Qui voulait voir le sang couler ».

« Mimie » pouvait être satisfaite, car le tribunal de Cambrai avait prononcé 152 sentences de mort en 29 séances et, bien qu'on eût creusé sous la guillotine un large fossé, le sang inondait la place et les rues voisines.

L'ordre pressé et péremptoire de Lebon arriva à Arras le 25 juin dans la journée ; le même soir, on fit monter sur une charrette les quatre Sœurs et, avec elles, un brave paysan, coupable d'avoir gardé chez lui une soutane de prêtre. Avant de partir, la charrette s'arrêta devant la prison de la Providence et Mme Cartier put échanger quelques mots avec ses amies. Comme la pauvre femme pleurait sur elle-même aussi bien que sur les Sœurs : « Consolez-vous, » lui dit la Sœur Fontaine, « nous serons les dernières victimes ».

Au seuil de l'Eternité, la vision de la vieille religieuse s'était agrandie ; contre toutes les probabilités humaines, elle voyait le salut pour les femmes désespérées qui l'entouraient et, pendant le peu d'heures qui lui restent à vivre, elle s'en ira, messagère d'espérance, semant autour d'elle des paroles prophétiques que l'avenir sanctionnera.

Pendant cette courte nuit de juin, la charrette qui portait les Sœurs traversa rapidement les grandes plaines de l'Artois, couvertes de moissons dorées. Au

relai de Marquion, on trouva un convoi de prisonniers, qui avait quitté Arras plusieurs heures plus tôt. Pendant que conducteurs et gardiens étaient arrêtés au cabaret du lieu, la sœur Fontaine s'approcha du premier groupe de détenus : il y avait là deux prêtres et quelques femmes en larmes : « Mesdames, Dieu aura pitié de vous », dit-elle avec cet accent inspiré qui avait impressionné les prisonnières d'Arras. « Ne vous « désolez pas, vous aurez la vie sauve. Nous allons « vous précéder au tribunal et nous serons les der- « nières victimes ».

En effet, à la suite d'un vulgaire accident imprévu, cette voiture ne put continuer sa route, on dut la ramener à Arras, la réparer et, pendant ce temps, le tribunal de Cambrai avait suspendu ses fonctions.

La charrette des sœurs, au contraire, marcha si vite qu'à huit heures et demie du matin elle entrait à Cambrai ; c'était jour de marché et le souvenir de l'arrivée des religieuses est resté vivant dans les traditions d'un grand nombre de familles du pays. On les mena directement au tribunal installé dans l'ancien collège et, en attendant leur jugement, elles furent enfermées dans la chapelle. Une survivante de la Révolution, Mme de Merviel, racontait que les femmes présentes les avaient entourées : « Ce sera notre tour demain », disaient-elles. « Non Mesdames », reprit avec force la sœur Fontaine, « nous serons les dernières ». Le jugement fut rapide, le principal crime des Sœurs était leur refus du serment ; ces agissantes ne firent pas de longs discours. « Notre conscience nous le défend », dirent-elles simplement, et, quand on prononça la sentence de mort, quatre voix de femmes répondirent : « *Deo gratias* ».

Elles tenaient à la main leurs chapelets, mais un huissier, pour amuser les camarades, leur arracha ces « amulettes » et les leur mit sur la tête en forme de couronnes. Elles souriaient doucement sous cette étrange parure : « les Sœurs étaient gaies comme « des pinsons », dit une tradition locale..

En allant à l'échafaud, dressé à peu de distance du tribunal, elles passèrent sous une petite fenêtre, discrètement voilée d'une gaze, derrière laquelle un capucin, le Père Barnabé, donnait l'absolution aux victimes. La sœur Fontaine continuait à encourager la foule, qui se pressait, émue, autour des condamnées : « Nous serons les dernières victimes, ne pleurez pas, » nous serons les dernières », disait-elle, fidèle jusqu'au bout à sa mission de consolatrice. Debout sur la sanglante plateforme, la vieille religieuse, exécutée la dernière, cria encore au peuple son prophétique message : « Chrétiens, écoutez-moi. Nous sommes les » dernières victimes. Demain, la persécution aura » cessé, l'échafaud sera détruit et les autels de Jésus » se relèveront glorieux. »

Comme on le pense, Lebon et ses lieutenants s'amusèrent follement de ces paroles ; rien ne semblait, en effet, moins probable que leur réalisation !

Elles ne s'en vérifièrent pas moins à la lettre ; le 27 la guillotine ne fonctionna pas ; le 28, Lebon fut subitement appelé à Paris où il était attaqué devant la Convention. Les prisons de Cambrai regorgeaient de victimes et la guillotine restait debout, mais les opérations du tribunal, suspendues par l'absence du proconsul, le furent, après son retour, par la célébration de la fête nationale ; pour lui donner plus d'éclat, Lebon permit de démonter « pour un ou deux jours » la sinistre machine. Puis vint le neuf Thermidor, et la chute de Robespierre, qui entraîna l'exécution, quelques mois plus tard, du monstre, dont la domination en Artois, constitue, dit M. Lenôtre, « un des plus ter- » rifiants chapitres de l'histoire ».

(*Gazette de France*) Comtesse de COURSON.

ÇA ET LA

La Société Idéaliste.

Une intéressante Société vient de se fonder à Paris sous le titre de *Société Idéaliste*, Union internationale pour la réalisation d'un Idéal supérieur dans l'Art, les Lettres et la Pensée. Cette Société accueille dans son sein des littérateurs, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des artistes dramatiques et lyriques, des philosophes, des Amis des Arts, sans distinction d'Ecoles et de religions.

Fondée dans le but de répandre dans le public « le goût d'un Idéal supérieur, et de favoriser l'éclosion d'œuvres empreintes d'idéalisme dans l'Art et la Pensée », disent les statuts qui viennent d'être approuvés, la *Société Idéaliste* accomplira sa tâche par des conférences, des expositions, des représentations théâtrales, des concerts, etc...

Elle a déjà vu s'unir à elle un grand nombre des plus hautes personnalités contemporaines qui partagent ses aspirations, et, à la dernière séance présidée par M. Jules Bois, président de la Société, et qui eut lieu au siège provisoire : 14, villa des Ternes, on put lire les lettres d'adhésion enthousiastes de : Mme Juliette Adam, MM. Frédéric Mistral, Maurice Maeterlinck, Edmond Rostand, Camille Flammarion, Ch. Richet, Auguste Dorchain, François de Nion, Han Ryner, Hugues Le Roux, André Dumas, Ch. Le Goffic, E. Le Mouel, J. Mora, Mlle Blech, Mme Gaston Mery, parmi les littérateurs ; MM. Rochegrosse, J. Dampt, Maxence, Landowsky, Maurice Chabas, Francis Auburtin, Carlos Scwabe, H. de la Rochefoucauld, Louis et Georges Picard, H. Morisset, etc., parmi les peintres

et sculpteurs; MM. Gabriel Pierné, Hillemacher, André Fijan, Mme André Gédalge, M. E. Cools, parmi les musiciens; Mmes Worms-Barretta, Adeline Dudlay, M. Salignac, etc., parmi les artistes dramatiques et lyriques.

Comme on le voit, la *Société Idéaliste* naît sous les meilleurs auspices et deviendra bien vite une force puissante, la modestie de ses cotisations — la première catégorie de cotisations ne comporte en effet qu'un versement annuel de 5 francs — lui permettant de rallier toutes les bonnes volontés.

L'An mille

Mme Caristie Martel vient de faire représenter aux Arènes de Lutèce *L'An mille*, de Maurice Magre, déjà donné il y a deux ans à Albi.

Voici un résumé de cette pièce qui se passe dans une atmosphère d'angoisse religieuse, de superstition et de diabolisme.

La reine-mère Adélaïde accuse la reine Berthe d'entretenir des rapports spirituels avec un sorcier. Elle voudrait que son fils, le Roi Robert, la répudiât pour épouser Constance d'Aquitaine. Un ermite, représentant du pape, surprend Berthe au moment où elle consulte le sorcier qui invoque Satan. L'ermite ordonne à Robert de tuer sa femme. Le roi tire son épée, mais c'est pour défendre Berthe. Il est excommunié et reste abandonné.

La reine Adélaïde poursuit ses complots. Elle veut faire donner la lèpre à sa belle-fille. Mais le lépreux tombe aux genoux de Berthe.

Robert, désolé, croit que son impiété est la cause du malheur de son peuple. Satan lui apparaît, lui vante l'amour, loi de toute chose humaine. Le roi est convaincu quand la cloche de l'*Angelus* le rejette dans son doute mystique.

L'ermite veut se débarrasser de Robert pour que son frère soit roi. La reine-mère en instruit Berthe, et la supplie de quitter le roi pour le sauver. Berthe accepte. Elle fait croire à son époux qu'elle ne l'aime plus. Robert la quitte. Des brigands s'emparent d'elle. Mais elle leur parle si éloquemment qu'ils s'inclinent devant son douloureux sacrifice.

Au dernier acte, on attend la fin du monde. Le roi Robert a épousé Constance. Avant le douzième battement de la cloche qui doit annoncer l'instant final, il veut confesser ses fautes. Il se repent et demande le baiser du pardon au plus malheureux. Quel est le plus malheureux ? Tout le monde sera d'accord pour reconnaître que c'est Berthe. L'ermite exhorte le peuple à la prière, le sorcier l'excite à la révolte. On entend la cloche. Minute d'effroi ! Mais le monde ne finit pas. C'est le triomphe de Satan dont le sorcier annonce l'avènement futur.

Et il y aurait mille objections à faire à cette pièce fiévreuse, où se trouvent d'ailleurs de beaux vers. Bornons-nous à la plus modeste : pourquoi M. Magre institule-t-il son drame : *L'An mille*, tandis que l'on écrit toujours : « L'An mil » ?

La Tante de Bernadette Soubirous

Mme Basile Pène, née Casterot, vient de mourir dans sa quatre-vingt-sixième année, à Lourdes.

On sait que Mme Pène était la tante de Bernadette Soubirous et qu'elle assista à l'une des apparitions de la grotte de Massabielle.

Salomé

A l'Académie des Sciences, M. Théodore Reinach a lu une étude sur les monnaies de Nicopolis, capitale de la Pétite-Arménie, et sur le dernier roi de ce pays, Aristobule, le mari de la fameuse Salomé, dont la danse voluptueuse coûta la vie à saint Jean-Baptiste. A l'aide de monnaies mal interprétées jusqu'à présent, il précise certaines dates de la biographie de ces deux personnages, commente le portrait authentique de Salomé, qu'une médaille nous a conservé, et détermine l'époque où la Petite-Arménie fut réduite en province et où Trajan la visita.

Si l'on s'en rapporte à ce document, Salomé était jolie. Elle avait le nez droit, le front haut, un grand charme, un air volontaire et autoritaire. Aristobule par contre était laid. Sa physionomie exprime la stupidité. Une autre déduction : quand Salomé dansa devant Hérode, elle avait environ onze ans.

La légende veut, on le sait, que la belle reine de Nicopolis soit morte de façon tragique, en traversant une rivière gelée La glace céda sous ses pas, se rompit et lui trancha la tête. Elle était alors à l'époque du complet épanouissement de sa beauté.

Le coffret perdu

La sixième chambre vient de rendre son jugement dans une affaire intéressante. Ce qui en fait l'intérêt c'est que Mme de B..., la défenderesse, s'appelle en réalité Légion.

M. de B..., aujourd'hui défunt, avait perdu en Italie, où il était administrateur d'une société industrielle, un coffret contenant des papiers importants. Mme de B... eût bien voulu retrouver ce coffret. Elle ne s'adressa pas à Sherlock Holmes mais à un occultiste vraisemblablement facétieux.

— Rien de plus facile, dit l'occultiste ; je connais tous les médiums, toutes les somnambules et toutes les devineresses de Paris. Nous procéderons par les tarots, puis nous interrogerons le marc de café. S'il reste silencieux, les voyantes nous renseigneront sans doute. A leur défaut, la psychomancie est là. Et au besoin nous interrogerons les esprits...Soyez tranquille, votre affaire est en bonnes mains. Veuillez seulement me donner un gant qui ait appartenu au défunt, quelques papiers de son écriture et un coffret de la taille et de l'aspect du coffret perdu. Vous mettrez dedans deux billets de mille francs ; je ne vous demande que cette légère provision.

Mme de B... était bien contente, et d'autant plus que, dès le surlendemain, l'occultiste écrivait :

— Les tarots m'ont assuré le succès !

Peu après, une somnambule, ayant en main les lettres confiées par Mme B..., s'écriait :

— Ah ! je vois un homme qui sait où est le coffret, mais il ne veut rien dire...

Un an plus tard, l'occultiste en était à interroger l'esprit de Lombroso. Le savant italien fit cette réponse remarquable :

— Il y a des voleurs dans l'affaire.

Mme de B... se décourageait. L'occultiste lui fit remarquer que sans doute son défunt mari ne voulait pas que l'on retrouvât son coffret. Cette opposition d'outre-tombe paralysait tous ses efforts :

« La pensée est maîtresse de l'univers, Madame, écrivait-il dans une des lettres que l'on a lues à l'audience, et cet homme qui a pensé à enfermer son secret, a créé un mur qui pour être abattu a besoin d'une force autre que nos petits appétits, qui se briseront contre ce mur. Cette force méconnue, je la possède par ma volonté et ma foi. Et remarquez combien le mort résiste, puisqu'il se plaît à accumuler toutes difficultés et malignement vous incite vous-même à dévier du but en vous faisant malgré vous la complice de son secret. »

Malgré ce raisonnement si persuasif, Mme de B..., à la fin, se lassa et déclara ne pas vouloir pousser plus loin ses recherches métapsychiques. Mais l'occultiste lui réclama deux mille francs d'indemnité supplémentaire.

— Je me suis donné beaucoup de mal, a-t-il expliqué lui-même au tribunal... Je commençais à percer les ténèbres... J'entrevoyais le coffret.

Il n'entreverra plus la cassette, le tribunal ayant repoussé sa prétention.

Mesmérisme

L'opinion anglaise se passionne pour un procès monstre et qui doit son retentissement tant à la qualité des témoins cités, parmi lesquels M. Asquith, qu'au montant de la somme qui en est l'objet — 125.000 livres, soit 3 millions de francs.

Ce procès est intenté à lord et lady Sackville par les héritiers de sir John Scott, qui demandent l'annulation du legs fait aux défendeurs, alléguant que lady Sackville aurait, pour l'obtenir, exercé sur le donateur une influence « mesmérique ».

Sir John Scott tenait lui-même cette immense fortune de sir Richard Wallace, le fameux philanthrope, dont il avait été le secrétaire particulier.

Le Paris qui s'en va

Le Café Anglais n'est plus, on va voir disparaître le vieux Montmartre, la Fête des Fleurs est supprimée.

Et, maintenant, un comité barbare voudrait que Neuilly n'eût plus sa fête annuelle. N'est-ce point aller trop vite en besogne ?

Les pythonisses, en décembre dernier, disaient que 1913 serait défavorable à Paris. Certes, l'année a beaucoup fait pour attrister la ville. Le vaisseau au *Fluctuat nec mergitur* va-t-il devenir le Vaisseau-Fantôme ?

La Raja Yoga

Le commandant Courmes, qui est un des écrivains théosophes les plus distingués, annonce l'apparition prochaine d'un *Traité de Raja Yoga*. La Raja Yoga est une méthode théosophique d'entraînement occultiste. Nul doute que le livre du commandant Courmes ne soit fort intéressant et fort curieux, quelques objections qu'il appelle,

---

Eusapia Paladino.

On avait annoncé la venue à Paris d'Eusapia Paladino pour une série de séances, et la Société des Etudes Psychiques avait reçu des souscriptions dans ce but. Mais le voyage du célèbre médium, reculé de mois en mois, semble remis à l'automne prochain, son mari a écrit, en effet, à M. de Vesme :

«... Eusapia fut frappée d'une forme d'intoxication intestinale si grave, qu'elle nous préoccupa tous fortement, la crise ne présentant alors aucun indice d'évolution. Vous pouvez imaginer quel était mon état d'âme ; je suis donc sûr que vous m'excuserez et considérerez mon silence comme justifiable.

» Mais les choses ne s'arrètent pas ici, car, pour la forme de la maladie subie, et par l'organisme spécial de ma femme, celle-ci ne s'est pas encore remise de son état de prostration et d'épuisement. C'est au point que les grands médecins qui la visitèrent lui ont ordonné une sérieuse cure reconstituante aux eaux thermales, qu'elle commencera à la fin du mois courant. Le professeur Cardarelli a écrit à ce sujet, il y a quelques jours, au professeur Richet.

» Étant donné cet état de choses et à la suite de circonstances que personne, certes. n'aurait pu prévoir, il n'est pas possible à ma femme d'aller tout de suite à Paris. Non seulement sa santé ne le permet pas, mais les séances même n'auraient pas la puissance et la durée que les expérimentateurs désirent sans aucun doute ; et puis, je ne peux pas m'exposer à la critique générale en faisant partir ma femme, tandis que celle-ci est à peine convalescente ; vous comprenez d'ailleurs combien sa santé m'est à cœur, et je ne voudrais pour aucune somme au monde qu'elle fût endommagée.

» Tandis qu'au contraire, pour octobre et novembre, après la cure et le repos de cet été, Eusapia ayant recouvré ses forces, sera bien heureuse de contenter vous et vos amis. »

... A condition toutefois ajoute M. Franceno Niola (le mari d'Eusapia) que l'offre d'argent qu'on lui a fait soit « augmentée encore un peu ».

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.